

De la retouche à la rupture.
L'introduction de l'hévéa
dans les systèmes de riziculture
sur brûlis à Sumatra

L'hévéa est à Sumatra ce que la vigne est au Languedoc. Il semble difficile de concevoir l'un sans l'autre. Pourtant, à la fin du XIX^e siècle, l'hévéa est encore totalement inconnu à Sumatra. À cette époque, les vastes pénélaines de l'est de l'île restent presque entièrement dévolues à la riziculture sur brûlis. Les premières graines ne sont introduites qu'au tournant du siècle. Les premières plantations paysannes apparaissent à Jambi en 1904, avec un léger retard sur les plantations coloniales néerlandaises (CRAMER, 1956). Le développement fulgurant des plantations paysannes surprend les planteurs néerlandais, surtout attentifs à la concurrence des colonies britanniques de Malaisie et de Ceylan. Dès les années trente, la superficie totale des plantations paysannes dépasse celle des plantations industrielles. À l'heure actuelle, avec 2,54 millions d'hectares, les plantations paysannes couvrent plus de 80% des surfaces hévéicoles et assurent environ 70% de la production indonésienne (GOUYON, 1993 : 648). L'Indonésie se situe au deuxième rang mondial des producteurs de caoutchouc naturel, immédiatement derrière la Malaisie¹.

À Sumatra, en Malaisie péninsulaire et à Bornéo, l'ampleur du changement a surpris plus d'un observateur. Tout d'abord, les populations concernées, essentiellement des riziculteurs sur brûlis habituellement qualifiés de « primitifs indolents et indisciplinés », n'étaient guère réputées pour leur « esprit innovant ». Ensuite, l'hévéa représente plus qu'une plante nouvelle que l'on substituerait à une autre dans un système de culture bien établi. Le développement spontané de l'hévéaculture se traduit par l'adoption d'un système de production en rupture totale avec les usages du passé. En quelques années, l'hévéa modifie de manière complète et irréversible les environnements physique et humain de vastes régions.

Mais le plus surprenant n'est pas là. En d'autres temps et en d'autres lieux, de nombreuses plantes cultivées introduites eurent des effets déterminants sur leur environnement. L'originalité de l'introduction de l'hévéaculture réside surtout dans la vitesse et dans l'ampleur du phénomène d'adoption. La courbe en S habituellement utilisée pour décrire l'adoption d'une innovation dans le temps² se révèle inadaptée au cas qui nous concerne (MENDRAS et FORSÉ, 1983 : 75). En effet, à Sumatra l'adoption de l'hévéa fut pratiquement immédiate et surtout générale. Aucun individu ou groupe humain ne s'opposa à un changement aux conséquences pourtant radicales.

1. Les orientalistes préconisent l'emploi de « Malaysia » pour désigner l'État fédéral regroupant les États de Malaisie péninsulaire et les États de Sabah et Sarawak dans l'île de Bornéo.

2. Adaptée des courbes épidémiologiques, cette courbe présente une période d'adoption lente où seuls quelques précurseurs sont concernés, suivie d'une période d'adoption rapide concernant la grande majorité et, enfin, une phase plus lente présentant la conversion des derniers récalcitrants.

LA DÉCOUVERTE DE L'HÉVÉA

À partir de 1873, les Britanniques déploient des efforts considérables pour récolter des graines d'hévéa en Amazonie afin de les introduire en Asie du Sud-Est. Après plusieurs tentatives malheureuses, le 11 juin 1877, enfin, le jardin botanique de Singapour reçoit 22 plants d'*Hevea brasiliensis* en provenance du jardin botanique de Kew (Royaume-Uni). En 1893, suite à quelques essais infructueux³ et après la mise au point de nouvelles méthodes de saignée, des graines et des plants d'hévéa sont distribués gratuitement aux fonctionnaires des États malais (SERIER *et al.*, 1985 : 32). Encore balbutiante à la fin du XIX^e siècle, l'hévéaculture connaît un boom sans précédent au début du XX^e siècle. Suite au démarrage des plantations de Malaisie péninsulaire en 1898, les statistiques mondiales enregistrent pour la première fois une production de caoutchouc de plantation de 4 tonnes en 1900 (SERIER et DIEZ, 1989 : 35).

Le développement rapide des plantations industrielles va induire, bien involontairement, celui de l'hévéaculture paysanne dans la péninsule malaise, à Sumatra et à Bornéo. Le bénéfice de l'introduction des hévéas en milieu paysan à Sumatra revient sans conteste aux commerçants chinois et malais. La forte demande de caoutchouc naturel, liée au développement de l'industrie automobile, crée une opportunité intéressante pour les commerçants locaux. En distribuant les graines aux paysans et en garantissant l'achat de la production, ils cherchent à s'assurer le monopole de la commercialisation.

Les réseaux musulmans sont particulièrement actifs dans la dissémination des graines. Le *pesantren* (école coranique) de Jambi, de réputation internationale au début du XX^e siècle, possède des annexes dans plusieurs États de Malaisie. Les déplacements fréquents d'enseignants et d'étudiants favorisent la dissémination des graines d'hévéa.

De nombreux pèlerins de retour de La Mecque profitent de leur passage à Singapour pour ramener des graines. Ces pèlerins sont pour l'essentiel des commerçants malais liés à des grossistes chinois cherchant à diversifier leurs activités (THEE KIAN-WIE, 1977).

Le rôle des services coloniaux semble plus secondaire, sauf peut-être à Bornéo où les contrôleurs coloniaux ont pris l'habitude de distribuer des graines d'hévéa, de fruits et de légumes dans les villages, au cours de leurs tournées d'inspection. Le rôle des plantations européennes dans la dissémination de la culture en milieu paysan

3. L'hévéa étant considéré à tort comme une plante de marais, les premiers essais de plantation eurent lieu dans des zones marécageuses.

semble limité à la proximité immédiate des villes de Medan, de Padang et de Tanjung Karang. Le développement des plantations indigènes dans les « résidences » de Jambi et de Palembang peut être considéré comme indépendant de celui des plantations industrielles. En fait, l'intérêt du colonisateur pour l'hévéaculture paysanne date de la première chute des cours du caoutchouc en 1921. À cette occasion, il prend conscience qu'en moins de vingt ans les plantations paysannes sont devenues le principal concurrent des plantations coloniales (GOUYON, 1991).

L'INTRODUCTION DE L'HÉVÉA : UNE SIMPLE RETOUCHE

Au début de ce siècle, les populations locales, peu nombreuses, pratiquent la riziculture pluviale sur brûlis avec jachère arborée. Selon diverses estimations, la densité démographique de la côte est de Sumatra est en moyenne inférieure à 13 hab./km². Développé dans un contexte de terre abondante et de travail rare, le système de culture pratiqué assure, bon an mal an, l'autosuffisance alimentaire des familles. Les vieux conservent le souvenir de greniers remplis à ras bord et de récoltes miracles dépassant largement les besoins annuels des familles. Idéalisation du passé? Peut-être. Toujours est-il que la mémoire collective ne conserve aucun souvenir de famines causées par des récoltes déficientes. La seule disette dont se souviennent les anciens fut causée par les réquisitions abusives de l'armée d'occupation japonaise pendant la Seconde Guerre mondiale.

Le revenu monétaire des paysans est assuré par la vente de produits de cueillette. Résines, rotins, sang-dragon, gutta-percha et autres produits de la forêt primaire sont vendus ou troqués contre des produits de première nécessité comme le sel, les fers de hache et les lames de machettes, ou encore des objets manufacturés, tissus et poteries (MIKSIC, 1985 : 442-446). L'ouverture au marché est très ancienne. Les premières mentions de commerce de résine entre Sumatra et la Chine remontent au IV^e siècle de notre ère (WOLTERS, 1967 : 95-110).

Les plants d'hévéa sont complantés dans les *ladang*⁴. Quatre à sept jours de travail suffisent à planter 700 à 1 500 pieds d'hévéas par hectare à l'aide d'un simple bâton à fouir. Abandonnés au recru forestier après la récolte de riz pluvial, les hévéas se développent en concurrence avec les espèces forestières (GOUYON, 1993).

Au pire, l'hévéa succombe, et la parcelle évolue vers une forêt secondaire qui réintègrera le cycle *ladang*-jachère à l'issue d'une période de quinze à vingt ans. Le paysan n'aura perdu qu'une

4. Au même titre que le *ray* vietnamien ou le *caingin* philippin, le *ladang* désigne un essart ouvert en forêt primaire ou secondaire destiné à la culture du riz pluvial. Après abattage et brûlage, l'essart est cultivé pendant un à deux ans, sans essouchage ni travail du sol, avec des façons d'entretien réduites au minimum. Abandonnée au recru forestier, la parcelle peut être reconverte en essart à l'issue d'une vingtaine d'années de jachère arborée. Par extension, *ladang* désigne l'ensemble du système de culture sur brûlis à base de riz pluvial.

semaine de son temps et un millier de plants simplement arrachés dans les premières plantations établies. Mais si tout se passe bien, la forte densité initiale permet d'obtenir, à terme, entre 400 et 600 hévéas exploitables, huit à dix ans après l'ouverture de l'essart. Le premier passage d'entretien de la plantation correspond habituellement à la mise en saignée des arbres (LEVANG, 1993).

Le terme de plantation peut d'ailleurs induire en erreur. Les observateurs occidentaux et les experts en hévéaculture préfèrent employer le terme de *jungle rubber*, plus en rapport avec le niveau d'entretien très peu intensif des hévéas. Mais là où l'agronome ne voit qu'une plantation mal entretenue, l'écologiste discerne une reconstruction forestière originale : une véritable « agroforêt complexe » (FORESTA, 1992). Contrairement aux plantations industrielles, ces agroforêts présentent l'avantage de conserver une part importante de la biodiversité (MICHON et FORESTA, 1990).

La réalité du paysan se situe probablement à mi-chemin des visions de l'agronome et de l'écologiste. L'agroforêt à hévéa gagnerait certainement à être débarrassée de nombreuses adventices. Il ne faudrait cependant pas confondre avec des adventices les nombreux arbres fruitiers, les légumes, le bois d'œuvre et les plantes médicinales. Certaines espèces sont commercialisables, d'autres permettent d'améliorer le régime alimentaire des familles, d'autres encore répondent à de multiples usages quotidiens : construction, emballage, conservation, aliment du bétail, bois de feu, etc. L'agroforêt présente de nombreuses fonctions économiques et sociales.

Dans un premier temps, l'introduction de l'hévéa apparaît comme une simple retouche au système de culture en vigueur. La parfaite adaptation de l'hévéa aux conditions écologiques et socio-économiques de la région permet son adoption sans bouleversement majeur.

DES IMPLICATIONS IMPRÉVUES

Dans un second temps, des implications imprévues vont rapidement se faire jour. Dans un contexte de terre abondante et de travail rare, le foncier n'a pas de valeur en tant que tel. Seul le travail investi (défrichage, plantation, entretien) lui confère une valeur. Ainsi, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, l'appropriation foncière individuelle ne concerne souvent que les essarts. Il s'agit d'ailleurs plus d'un droit d'usage que d'un droit de propriété *stricto sensu*. En principe, le droit de hache confère au premier défricheur d'une parcelle de forêt primaire l'équi-

valent d'un droit de propriété au sens romain. Mais une fois héritée, la parcelle entre dans la catégorie des biens lignagers soustraits à l'appropriation individuelle.

Dans d'autres cas, comme dans plusieurs ethnies du Lampung (extrémité sud de Sumatra), forêts et recrûs forestiers restent la propriété du clan (*butan marga*). L'essarteur ne bénéficie que d'un droit d'usage pendant la durée de la mise en culture, c'est-à-dire deux à trois ans maximum en riziculture sur brûlis. Toute implantation de cultures pérennes est synonyme d'appropriation individuelle et ne saurait par conséquent être tolérée sur les terres appartenant aux lignages ou au clan. Seules quelques parcelles de fruitiers à proximité des villages font l'objet d'appropriation individuelle. Mais à vrai dire, le problème ne se pose guère dans une situation de terre abondante.

Avec l'introduction de l'hévéa, la situation change radicalement. Dans plusieurs régions de Sumatra, le développement des plantations nécessite une modification préalable du droit coutumier. Encouragée par les autorités coloniales et réclamée par les paysans, cette modification intervient dans de nombreuses régions vers le début du siècle. En autorisant l'implantation d'espèces pérennes dans les essarts, le droit coutumier introduit l'appropriation individuelle du foncier (LEVANG et WIYONO, 1993).

Jusque-là, les familles ne se distinguaient que par leur force de travail. Les familles nombreuses ouvraient des *ladang* plus étendus pour être en mesure de couvrir leurs besoins alimentaires. Une famille riche possédait un grenier de grande taille, à la rigueur des buffles et quelques grammes d'or afin de pouvoir tenir son rang à l'occasion de manifestations festives. Les cultures de plantations vont être à l'origine d'une importante différenciation sociale. À terme, l'appropriation de terres plantées par certains va signifier l'exclusion pour d'autres.

LA RUPTURE EST CONSOMMÉE

Les prix du caoutchouc naturel restent très élevés jusqu'en 1920. Après une chute en 1921 et 1922, les cours flambent à nouveau en 1925. Les premiers planteurs font rapidement fortune. C'est l'âge d'or, l'âge des légendes, l'âge des « *trees in which you shake money* » (CHEW, 1990 : 153). L'enrichissement des autochtones frappe plus d'un observateur étranger (*The Rubber Age*, 1926). Les planteurs exhibent des liasses de billets en public et consomment de manière « déraisonnable ». Certains ne vont-ils pas jusqu'à acheter des automobiles ?

L'enrichissement rapide et facile des précurseurs va décider les plus réticents à suivre leur exemple. À partir des années vingt, l'ensemble de la population pratique l'hévéaculture, ou tout du moins plante des hévéas dans les essarts. Il n'y a, à vrai dire, pas d'autre choix. Le paysan qui négligerait de planter des hévéas dans son essart priverait sa descendance de propriété foncière et l'obligerait à ouvrir des *ladang* de plus en plus loin du village. L'hévéa est devenu autant marqueur de propriété que source de richesse.

Au bout d'une vingtaine d'années, les parcelles les plus proches des villages sont converties en agroforêts à hévéas. Les paysans se retrouvent confrontés à un double problème. D'une part, la main-d'œuvre familiale ne suffit plus à saigner les agroforêts déjà productives, d'autre part, pour assurer la couverture de leurs besoins en aliments de base, ils sont contraints d'ouvrir une nouvelle parcelle de riz pluvial tous les ans.

Pour résoudre le problème de la main-d'œuvre, les planteurs vont largement faire appel à l'immigration d'ouvriers agricoles. Chinois dans la région de Jambi et Javanais dans le sud de Sumatra arrivent en masse. Rémunérés en partage de récolte, les seigneurs conservent la moitié de la production en période de hauts cours. La rétribution peut s'élever jusqu'aux deux tiers de la production lorsque les cours sont bas. Une partie non négligeable de ces immigrants cherche à s'installer définitivement dans la région et à accéder au foncier. Pour attirer et fixer la main-d'œuvre immigrante, les autochtones favorisent son accès au foncier. En contrepartie de l'installation d'une plantation, le migrant se voit attribuer la moitié de la surface mise en valeur lors de l'entrée en production. Ce système, appelé *bagi tanab* (partage de terre), est encore en vigueur au début des années soixante-dix dans de nombreuses régions de Sumatra. Il présente le double avantage de permettre au migrant d'accéder au foncier et au propriétaire d'étendre sa surface en plantations. Ces conditions, particulièrement attractives, se traduisent par un afflux régulier de migrants originaires des îles à forte densité de population de l'archipel. Peu à peu, la densité démographique augmente, les réserves foncières des autochtones fondent, la concurrence pour les terres encore libres se fait plus rude.

Pour assurer la fourniture en aliments de base, les planteurs vont combiner plusieurs solutions. Ils vont tout d'abord faire plus largement appel au marché, ce qui leur permet de réduire progressivement la taille de leurs *ladang*. Toutefois, l'irrégularité des approvisionnements et l'insuffisance chronique des récoltes de riz à Java à partir des années trente ne permettent pas de compter exclusivement sur le marché. En amont des grands fleuves, la mise en valeur de nombreuses *payo* – vastes dépressions en arrière des bourrelets de berge – date de

cette époque. Suivant les régions, des ouvriers javanais ou minangkabau sont chargés de transformer les *payo* en rizières inondées.

La période des buffles gras va durer une vingtaine d'années. Celle des buffles maigres également.

L'IMPOSSIBLE RETOUR EN ARRIÈRE

La chute des cours du caoutchouc de 1928 et la grande crise frappent de plein fouet l'économie régionale. Même aux deux tiers de la quantité récoltée, la rémunération des saineurs reste insuffisante pour assurer leur subsistance. Les immigrants n'ayant pas eu accès au foncier quittent la région en masse. Le partage de récolte, de règle jusque-là, devient anecdotique. La saignée n'est plus assurée que par la main-d'œuvre familiale. La surface exploitée se limite à un hectare environ par actif familial. De nombreuses parcelles d'hévéas sont mises en repos. Dans les régions où existent des activités alternatives rémunérant mieux la main-d'œuvre familiale, l'hévéaculture disparaît progressivement du paysage.

Mais dans la pénéplaine orientale de Sumatra, même en période de mévente du caoutchouc, l'hévéaculture se maintient. Pour expliquer ce phénomène, on a fréquemment recours à la théorie des avantages comparatifs. En fait, « désavantage » comparatif serait plus adéquat pour expliquer la supériorité de l'hévéa sur les autres cultures. En effet, l'hévéa ne représente que la moins mauvaise solution. Aucune véritable alternative ne s'est présentée à ce jour.

La disparition de leur principal revenu monétaire contraint les familles à retrouver leur autosuffisance vivrière. Les rizières de *payo*, jusque-là cultivées par des ouvriers agricoles, sont abandonnées. En comparaison, la riziculture sur brûlis rémunère beaucoup mieux la main-d'œuvre familiale. Les superficies consacrées aux *ladang* augmentent à nouveau, retrouvant des niveaux similaires à ce qu'ils étaient avant l'introduction de l'hévéa. Tant que la forêt primaire reste accessible, les paysans évitent toutefois d'abattre des agroforêts à hévéa pour mettre en place leurs essarts. En effet, les hévéas représentent un capital important. En cas de remontée des cours, ce capital redeviendrait immédiatement productif.

Malgré la faiblesse des cours, les paysans continuent à planter des hévéas dans les nouveaux essarts gagnés sur la forêt primaire. D'une part, l'opération est peu coûteuse et peut rapporter gros si les cours remontent. D'autre part, l'hévéa sert toujours de marqueur de propriété.

L'accès à la terre devient de plus en plus difficile. À vrai dire, les réserves forestières restent abondantes. Par contre, leur distance aux villages s'accroît d'année en année. Plusieurs kilomètres d'agroforêts vieillissantes séparent désormais les villages des essarts les plus récents. Les agroforêts les plus anciennes ont évolué vers ce que l'on pourrait appeler des « futaies jardinées à hévéa dominant » (FORESTA et MICHON, 1991). À l'ombre des vieux hévéas aux troncs boursoufflés par les saignées traumatisantes, de jeunes arbres prennent spontanément le relais. Dans les chablis, la relève est assurée sans qu'il soit nécessaire de replanter. Bien que peu productives, ces agroforêts présentent l'avantage de se régénérer en continu. Le renouvellement total d'une plantation, bien que plus efficace, priverait le planteur d'un revenu indispensable pendant une période relativement longue. Lorsque le planteur ne dispose que d'une seule plantation de taille réduite – ce qui est de plus en plus souvent le cas –, le problème s'avère quasiment insurmontable. Qui plus est, le renouvellement d'une plantation suppose des frais nettement plus élevés que sa création à partir d'un essart ouvert en forêt primaire. L'infestation du terrain par de nombreuses adventices, dont *Imperata cylindrica*, oblige le planteur à assurer de nombreux passages d'entretien. Enfin, la nécessité de renouveler la plantation intervient au moment le moins favorable pour le planteur, c'est-à-dire vers la fin de son cycle de vie, lorsque ses revenus sont au plus bas. Cette conjonction entre le cycle de la plantation et le cycle de vie du planteur ne se restreint pas à l'hévéaculture. Elle a également été signalée pour d'autres cultures de plantation, le cacaoyer par exemple (RUF, 1991).

Les jeunes chefs de famille ne bénéficient souvent que des ressources procurées par la saignée d'hévéas en partage de récolte. Ne disposant pas des moyens financiers nécessaires au renouvellement de plantations anciennes, ils préfèrent ouvrir de nouvelles parcelles au détriment de la forêt primaire. Ces parcelles, arrivées à maturité, assureront pendant une dizaine d'années le revenu indispensable à la famille en période de consommation maximale.

Plus tard, vers la fin de son cycle de vie, lorsque les besoins de la famille deviennent moins importants, le planteur remet ses parcelles en *bagi basil* (partage de récolte) à un ou plusieurs jeunes saigneurs (LEVANG, 1991).

Que ce soit pour des raisons agro-écologiques (le contrôle des adventices), économiques (la perte temporaire de revenu) ou sociales (la transmission de l'héritage), le système favorise l'ouverture de nouvelles plantations plutôt que le renouvellement des anciennes agroforêts. La reproductibilité du système suppose son extension permanente.

Depuis la fin des années soixante, l'extension du système est remise en cause dans de nombreuses régions de Sumatra. Considérée comme une réserve foncière, la forêt sumatranaise suscite de nombreuses convoitises. En plus des essarteurs autochtones, des migrants spontanés originaires de Java cherchent à acquérir la propriété foncière qui leur fait défaut dans leur île d'origine. Dans le cadre de la Transmigration, l'État installe de nombreux centres de colonisation agricole dans les interfluves non encore exploités par les autochtones (LEVANG et SEVIN, 1989). L'État attribue également de vastes zones de forêt à des sociétés privées ou publiques à des fins de conversion en plantations industrielles d'hévéas, de palmiers à huile ou de cacaoyers. Enfin, le ministère des Forêts tente de conserver les derniers lambeaux de forêts en production ainsi que quelques réserves naturelles. Des programmes de recherche récents mettent l'accent sur la nécessité de trouver des alternatives à la « culture itinérante » sur Sumatra⁵. Leurs instigateurs confondent essartage et culture itinérante. La riziculture sur brûlis avec jachère arborée, encore pratiquée dans certaines régions reculées de Bornéo (SEVIN, 1983 ; LEVANG, 1993), a pratiquement disparu dans les pénéplaines de Sumatra dès les années vingt. Complantés d'hévéas mais aussi de fruitiers, les essarts ont évolué vers de véritables agroforêts. Le problème qui se pose aujourd'hui aux populations locales n'est pas de trouver une alternative à la culture itinérante, mais de remplacer des agroforêts peu productives par des systèmes de culture plus performants sur le plan économique. Jusqu'à présent, la recherche n'a proposé que le remplacement pur et simple des agroforêts par des plantations monospécifiques d'hévéa avec des clones sélectionnés (GOUYON *et al.*, 1993).

5. Programme
- Alternatives to slash
and burn - financé
par Global Environment
Facility (GEF).

L'ADOPTION DE L'HÉVÉA : LES RAISONS DU SUCCÈS

En une vingtaine d'années, l'ensemble de la population de la côte est de Sumatra adopte une culture nouvelle : l'hévéa. Cette innovation, simple retouche au système de culture en vigueur dans un premier temps, se traduit par une restructuration complète du milieu physique et social dans un second temps. La rapidité et l'unanimité de l'adoption proviennent pour l'essentiel de la complémentarité de facteurs économiques, écologiques, techniques et sociaux.

Des conditions économiques favorables

Le caoutchouc naturel d'hévéa est un produit particulièrement attractif au début du xx^e siècle. Le développement rapide de l'industrie

automobile se traduit par une demande croissante. La production de caoutchouc naturel encore limitée à l'extraction du latex dans la forêt amazonienne ne suffit pas à satisfaire la demande. Toutes les conditions sont réunies pour maintenir les cours à des niveaux très élevés. Les profits fabuleux tirés de la commercialisation du latex incitent de nombreux commerçants à développer l'hévéaculture paysanne. Les commerçants n'hésitent pas à distribuer gratuitement le matériel végétal et, surtout, s'engagent à acheter la production. La commercialisation du produit ne nécessite pas la création d'un nouveau réseau. En effet, les commerçants intéressés par le développement de l'hévéaculture se chargent déjà de la commercialisation de produits de cueillette comme le gutta-percha, le caoutchouc de *balam* (*Ganua* spp., *Palaquium* spp., *Payena* spp.) ou de *Ficus elastica*.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la cueillette de divers produits forestiers assure seule la fourniture d'un revenu monétaire aux essarteurs. Or, tout membre du clan dispose d'un accès libre aux ressources naturelles des *butan marga*. Le droit coutumier ne tolère aucune appropriation individuelle de biens considérés comme communautaires. Dans ces conditions, le découvreur d'un arbre à résine ou à latex tend tout naturellement à exploiter sa découverte au maximum, sans souci de son renouvellement. En outre, l'extraction de divers caoutchoucs naturels (gutta-percha ou *balam*) ne se satisfait pas de saignées périodiques, mais nécessite l'abattage des arbres.

La *pax neerlandica*, étendue à l'ensemble de l'archipel indonésien vers la fin du XIX^e siècle, contribue largement à l'amélioration du commerce inter-îles. Les commerçants malais et chinois distribuent des produits manufacturés jusque dans les villages les plus reculés de Sumatra ou de Bornéo. Pour satisfaire à des besoins de consommation nouveaux, les populations locales accroissent la pression sur les produits de cueillette. La surexploitation des ressources naturelles touche plus particulièrement les produits bénéficiant de cours élevés comme les gommés naturels. L'hévéa tombe à pic pour prendre le relais d'une source de revenu en voie de disparition.

Une parfaite adaptation aux conditions écologiques et socio-économiques

Les caractéristiques écologiques de l'hévéa facilitent grandement son adoption par les paysans. L'hévéa se satisfait de la fertilité chimique médiocre et de la forte acidité des sols de la péninsule orientale de Sumatra. Le taux de germination des graines est élevé, et les plantations établies produisent un grand nombre de plants viables. Ces derniers, particulièrement résistants, s'arrachent facilement et se repiquent sans problème dans les essarts, à l'aide d'un simple bâton

à fouir. Très vivaces, les jeunes plants survivent dans le recrû forestier, sans qu'il soit nécessaire d'assurer un entretien de qualité. Ne réclamant qu'un faible nombre de jours de travail, l'installation d'une plantation d'hévéa permet de maximiser le revenu du travail familial, principal objectif du paysan dans des conditions de terre abondante et de travail rare.

Une adoption sans risque

L'adoption de l'innovation ne représente aucun risque pour le paysan. Les niveaux d'investissement en capital et en travail restent négligeables. Complantés dans les essarts, les hévéas se développent dans le recrû forestier. Ils ne concurrencent donc pas la riziculture sur brûlis, du moins dans un premier temps. Enfin, la plantation n'engage nullement l'avenir, puisque la parcelle peut toujours être reconvertie en essart ultérieurement. L'hévéa ne remet pas en cause le système de culture existant, mais s'y intègre parfaitement.

En enrichissant les recrûs forestiers en plantes utiles, hévéas et fruitiers, ou encore *Shorea javanica* à Krui (MICHON, 1985) ou rotins à Kalimantan, les paysans cherchent surtout à améliorer le système de cueillette. En s'appropriant individuellement une ressource naturelle⁶, ils assurent son renouvellement tout en augmentant considérablement les quantités produites.

Une source de capitalisation

L'hévéaculture et plus généralement l'ensemble des cultures de plantation vont introduire une notion nouvelle dans le monde des cultivateurs sur brûlis : le capital productif.

Jusqu'à l'introduction de l'hévéaculture, la terre, abondante et en accès libre au sein du clan, n'a aucune valeur marchande. Le travail constitue la seule source de richesse. Les possibilités d'accumulation concernent essentiellement les buffles, l'or, ainsi que divers objets précieux. Souvent intégrés dans les trésors lignagers, ces objets servent avant tout au financement de manifestations festives : mariages, circoncisions ou funérailles. Toute personne ne pouvant assurer sa part de travail devient une charge pour la famille. En cas de maladie, d'invalidité ou plus simplement vers la fin de sa vie, le chef de famille devient strictement dépendant de son entourage.

Le développement des cultures de plantation modifie les données du problème. Le travail investi dans une agroforêt permet de constituer un capital productif. Le chef de famille dans la force de l'âge est désormais en mesure d'établir des plantations productives sur une

6. Même si l'hévéa n'est pas à proprement parler une ressource naturelle dans la région, il est cependant géré en tant que tel.

longue période. En cas de besoin, ces plantations peuvent être confiées en métayage à des tiers. Enfin, en transmettant un héritage productif à ses enfants, le chef de famille s'assure qu'ils pourront subvenir à ses besoins lorsqu'il sera vieux. Dans le cas des agroforêts de Krui où les *damar* (*Shorea javanica*) n'entrent en production que vingt ans après leur implantation (MARY, 1987), cette fonction d'assurance-vieillesse est particulièrement explicite.

La création d'une plantation devient ainsi un moyen pour les paysans de se constituer un capital productif grâce à leur travail. Pour que ce capital rémunère le travail investi, encore faut-il que le planteur puisse conserver la propriété du sol planté. En conséquence, l'extension des plantations d'hévéas s'accompagne d'un passage à la propriété foncière individuelle. Progressivement, les planteurs s'approprient l'ensemble du domaine foncier. Tout chef de famille qui ne suivrait pas le mouvement pénaliserait gravement sa descendance en l'excluant de l'accès au foncier.

C'est probablement dans cette dernière caractéristique que réside le secret de l'adoption rapide et unanime de l'innovation. Les paysans avaient tout à gagner à adopter l'hévéaculture. Ils avaient surtout tout à perdre à ne pas l'adopter. À défaut d'être en mesure de le prouver, nous pouvons en émettre l'hypothèse.

CONCLUSION

«Que les sociétés paysannes soient des sociétés traditionnelles vivant sous l'empire de la coutume et de la routine ne les empêche pas pour autant de recevoir et d'accepter des innovations qui peu à peu induisent des changements» (MENDRAS, 1976: 171). À Sumatra, l'adoption de l'hévéaculture a amené les paysans à modifier radicalement l'ensemble de leur système agraire, et ce dans un temps remarquablement bref.

En introduisant l'hévéa dans leurs essarts, les paysans de Sumatra remplacent la cueillette de produits dispersés en forêt par celle d'une espèce artificiellement concentrée dans le couvert végétal et mieux valorisée commercialement (GOUYON, 1993). Les cours élevés du caoutchouc et le rôle actif des commerçants favorisent l'introduction de l'innovation. L'extraordinaire adaptation de la plante aux conditions physiques et socio-économiques de la région favorise sa diffusion. Le développement de l'appropriation foncière individuelle contraint les plus réticents à rejoindre le mouvement. L'accumulation de capital productif permet aux paysans d'envisager l'avenir bien au-delà de la prochaine récolte de riz pluvial. Véritable plante miracle, l'hévéa est source de richesse mais aussi de différenciation sociale.

Aujourd'hui, l'extension géographique des agroforêts à hévéas touche à sa fin. Même dans les provinces encore peu peuplées de Riau et de Jambi, l'accès aux dernières réserves foncières devient de plus en plus problématique. À Sumatra-Sud, la disparition des réserves forestières ne permet plus aux paysans de créer de nouvelles agroforêts. Pour augmenter leurs revenus sur les surfaces limitées dont ils disposent, de nouvelles innovations s'avèrent indispensables. Celles-ci supposent le renouvellement des plantations et l'utilisation de matériel végétal sélectionné. Leur adoption nécessite des capitaux importants, réclame une meilleure technicité et, surtout, induit des risques élevés pour les paysans. Faut-il s'étonner que leur diffusion soit plus lente?

Références bibliographiques

CHEW (D.), 1990 — *Chinese pioneers on the Sarawak frontier, 1841-1941*. Singapore, Oxford University Press, 280 p.

CRAMER (P.J.S.), 1956 — The rubber production in the Dutch East-Indies. *Archives of Rubber Culture*, 33 : 259-344.

FORESTA (H. de), MICHON (G.), 1991 — *La voie agroforestière, ou comment allier production de bois durs, conservation du milieu et développement rural en zone tropicale humide*. Communication au x^e Congrès forestier mondial, Paris, septembre 1991.

FORESTA (H. de), 1992 — *Botany contribution to the understanding of smallholder rubber plantations in Indonesia: an example from South-Sumatra*. Contribution to the Symposium «Sumatera: lingkungan dan pembangunan», Bogor, September 1992.

GOUYON (A.), 1991 — *Farming and social changes in South-Sumatra: a historical perspective*. Seminar given at the International Study Group and Society for International Development, Australian National University, Canberra, 23 January 1991, 28 p.

GOUYON (A.), 1993 — Les plaines de Sumatra-Sud : de la forêt aux hévéas. *Revue Tiers Monde*. 34 (135) : 643-670.

GOUYON (A.), FORESTA (H. de), LEVANG (P.), 1993 — Does «jungle rubber» deserve its name? An analysis of rubber agroforestry systems in South-East Sumatra. *Agroforestry Systems*, 22 : 181-206.

LEVANG (P.), SEVIN (O.), 1989 — Quatre-vingts ans de Transmigration en Indonésie (1905-1985). *Annales de Géographie*, 549 : 538-566.

LEVANG (P.), 1991 — *Sungai Rambai. Le village dans la boucle du fleuve*. Rapport Orstom, Montpellier, 15 p.

LEVANG (P.), 1993 — «Jachère arborée et culture sur brûlis dans les îles extérieures de l'archipel indonésien». In FLORET (C.), SERPANTIE (G.), éd. : *La jachère en Afrique de l'Ouest*. Paris, Orstom, coll. Colloques et Séminaires : 179-192.

LEVANG (P.), WIYONO, 1993 — *Pahmungan-Penengaban-Balai Kencana. Enquête agro-économique dans la région de Krui (Lampung)*. Rapport Orstom-Biotrop, Montpellier-Bogor, 50 p.

MARY (F.), 1987 — *Agroforêts et sociétés. Analyse socio-économique de systèmes agroforestiers indonésiens*. Montpellier, Inra/Ensam, série Notes et Documents 81, 96 p.

MENDRAS (H.), 1976 — *Sociétés paysannes*. Paris, Armand Colin, 235 p.

MENDRAS (H.), FORSE (M.), 1983 — *Le changement social. Tendances et paradigmes*. Paris, Armand Colin, 284 p.

MICHON (G.), 1985 — *De l'homme de la forêt au paysan de l'arbre : agroforesteries indonésiennes*. Thèse de doctorat, université des sciences et techniques du Languedoc, Montpellier, 273 p.

MICHON (G.), FORESTA (H. de), 1990 — *Complex agroforestry systems and conservation of biological diversity. I - Agroforestry in Indonesia, a link between two worlds*. «In Harmony with Nature», International Conference on the Conservation of Tropical Biodiversity, Kuala Lumpur, June 1990.

MIKSIC (J.N.), 1985 — Traditional Sumatran trade. *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, 74 : 424-462.

RUF (F.), 1991 — Les crises cacaoyères. La malédiction des âges d'or? *Cahiers d'Études Africaines*, 31 (1-2), 121-122 : 83-134.

SERIER (J.-B.), VAN DYK (A.), DIEZ (A.), 1985 — *Le caoutchouc en B.D. I - Des origines à 1899*. Paris, Irca, 33 p.

SERIER (J.-B.), DIEZ (A.), 1989 — *Le caoutchouc en B.D. II - De 1900 à 1927*. Paris, Irca : 35-67.

SEVIN (O.), 1983 — *Les Dayak du Centre Kalimantan. Étude géographique du Pays ngaju, de la Seruyan à la Kabayan*. Paris. Orstom, coll. Travaux et Documents 163, 309 p.

The Rubber Age, 1926 — The rubber boom in Palembang. *The Rubber Age*, June 25 : 245-246.

THEE (K.W.), 1977 — *Plantation agriculture and export growth, an economic history of East-Sumatra, 1863-1942*. National Institute of Economic and Social Research (LEKNAS-LIPI), Jakarta.

WOLTERS (O.W.), 1967 — *Early Indonesian commerce. A study of the origin of Srivijaya*. Ithaca, Cornell University Press, 404 p.